

LE VRAI CANARD.

MONTRÉAL, 27 SEPT. 1869.

AVIS IMPORTANT.

Toute correspondance ou communication concernant la rédaction ou l'administration de ce journal devra être adressée à Hector Berthelot & Cie., No. 26 rue St. Vincent, ou au "Vrai Canard" Boîte 2144 Bureau de Poste. L'abonnement qui est de 50 cents pour un an, ou 25 cents pour six mois, est invariablement payable d'avance Pas d'exception à cette règle.

N. B.—Pour les abonnements aux Etats-Unis nous prendrons les Greenbacks au pair.

AGENCE DE QUEBEC.

Le seul agent autorisé du "Vrai Canard" à Québec est M. F. X. Sauviat, No. 94 rue Du Pont.

CORRESPONDANCE de LADEBAUCHE

Montréal 27 septembre.

Mon cher et vrai Canard,

En apprenant que Johnny était arrivé d'Angloterro, je me suis encapotté de suite. J'ai mis mes culottes de bourgane et mes souliers mous de Bytown. J'ai pris le chemin de fer du Nord et quatre heures après j'arrivais à Québec dans le Palais.

Comme les gens de chantier ne pouvaient pas être payés à cause d'une ostination qu'à Joly avec les vieux cagoux, je n'avais pas assez d'argent dur dans ma poche pour me payer une calèche. Il "monillait à siau" lorsque je débarquai et je dus me rendre à pied à mon hôtel dans le fin bout de la rue St. Paul.

Lorsque j'entrai dans la barre j'étais trempé comme une lavette. Comme il n'y avait pas beaucoup de "Coal Oil" dans la lampe et parce que le "burner" était trop crotté, il ne faisait pas bien clair dans la chambre, je ne pouvais pas reconnaître tout le monde.

En m'approchant du poêle pour me faire sécher, je vis bien Johnny qui se baissait pour allumer son bougon avec un tison.

Il me reconnut de suite et me donna une bonne poignée de main. Naturellement on se mit à causer sur ce qui se passait chez Mdo. Victoire.

Johnny me dit : Lorsque je suis arrivé chez la bourgeoise elle m'a fait une de ses meilleures façons. Elle m'a invité à monter dans sa grande salle et elle a sorti ce qu'elle avait de mieux dans sa dépense. On se mit à table pour le souper.

Il y avait un excellent fricot de pattes, de la soupe aux pois, des grillades de lard et une grosse tourquière de patates.

Au dessert, je pris un verre de liqueur de petites merises et on se mit à parler de Delorme.

La bourgeoise me disait : Jo

m'ennuie à la mort de ces pauvres enfants. Les voir si éloignés dans un pays où il y a tant de mal-va.

Je crains que ma fille ne contracte de mauvaises habitudes avec ses petites amies du Canada. On me dit que les canadiennes de Bytown aiment beaucoup à machouiller de la gomme et à aller sauter dans les bals à l'huile. Ça c'est pas bon pour la santé. Je profiterai de ton occasion pour envoyer à mon gendre une botte de savoyanne. Quand sa femme aura le rhume, il lui en fera prendre en tisano.

Elle me parla aussi de son ami Ladébauche; disant qu'elle s'intéressait beaucoup à ta santé. Bref, j'ai été reçu comme un vrai monsieur.

Maintenant, mon ami, continua Johnny, dis moi à présent de quoi est-ce qu'il se passe dans les chantiers.

Je lui répondis : c'est bien triste, allez! Langevin est encore à Québec et il a toutes espèces de plans de nègre pour embêter Joly. Tant que Laogovin n'aura pas fondu le dernier sou de ses \$32,000, il fera des embarras à mon ami. Tout le monde est dans l'inquiétude. Per sonne a de l'argent. La preuve c'est que je n'ai pas eue coppe pour te payer une corise.

— Écoute, Ladébauche, reprit Johnny, laisse porter, ça ne peut pas durer ben longtemps comme ça.

Joly rit de Chapleau. C'est justement la pelle qui se moque du fourgon. Ils sont tous deux dans un mauvais pétrin. Ils ne savent pas trop comment s'y prendre pour en sortir. Ça sera peut-être un jeu de à qui perd gagne. Ça m'étonnerait pas de voir Chapleau à la tête de la boutique, mais qu'il fasse bien attention à lui; il pourrait bien en partir comme un fusil sans plaquo. Chapleau a tort d'être gros manche avec cinq ou six individus qui ne sont pas de la croix de St. Louis. Ce sont des gens qui ne cherchent qu'à lui faire tirer les marrons du feu et à mettre du foin dans leurs boîtes à ses dépens. On peut s'attendre à bien des misères à Québec cet automne, je ne te dis que ça, mon cher Ladébauche.

Je me suis dit : Johnny a tête bien raison. Ici finit notre conversation. Je rabattis la palotte de ma casquette et je me suis mis à jongler sur ma chaise. Johnny qui était foncé me fit lever et m'invita à prendre un verre d'étoffe du pays avec une branche, histoire de me donner l'appétit pour le souper.

A part de ça il n'y a de neuf à Québec.

Tout à toi,

ton ami dévoué

LADEBAUCHE.

Grande bataille des Bouchers

Le général Fullum décida dans la soirée du 22, de livrer une bataille décisive à l'armée formidable des Etaux privés.

Au lever du soleil les bouchers des Marchés Bonsecours et St. Laurent, étaient sous les armes. La division St. Laurent était sous

le commandement du major-général B. Lavigne.

A quatre heures du matin un parti d'éclaireurs informa le commandant en chef que le brave général Meunier avait opéré une jonction avec le général Antoine Crevier. Ils occupaient une position sur le champ de Mars d'où il fallait les déloger à tout prix.

Le général Fullum rassembla de suite ses officiers d'état-major, et leur communiqua son plan de bataille, un véritable chef d'œuvre de stratégie.

A cinq heures les colonnes d'attaque se mirent en mouvement précédé par les corps de musique dirigées par le tambour-major Léon Dérôme, et jouant la marche du sacré dans *Jeanne d'Arc*.

Le plus grand enthousiasme était dans les rangs des bouchers des deux marches.

Le général Meunier comptait sur la supériorité numérique de son armée pour remporter une victoire facile.

A cinq heures et demie les deux armées commencèrent l'action.

Le sergent Jos Lamalica qui était au premier rang lança une forsure de bœuf qui atteignit le général Meunier dans le flanc gauche et faillit le désarçonner. Mounier riposta avec un soque de porc frais qui blessa le général Fullum à la cuisse et lui fit vider les étrières. Celui-ci se releva et put reprendre l'attaque de suite. Le brigadier Stanis Gougéon, monté sur son étalon fougeux, se lança dans le plus fort de la mêlée. Il fut entouré par Jos Racette Dan, Crowley et Jos Demers. Ce dernier le frappa sur la tête avec une tinette de saindoux et lui fit mordre la poussière.

Alexis St. Charles du Marché Bonsecours se distingua par un trait d'héroïsme qui immortalisera son nom.

Il vit dans la mêlée le colonel Bourassa acablé par le nombre de ses adversaires des étaux privés. Le brave guerrier avait reçu en pleine figure une longe de veau lancée d'une main sûre.

Il était tombé de cheval, et Chs. Beaudoin avait un genou sur sa poitrine et levait sur lui une tête de veau avec laquelle il allait l'assommer. St. Charles n'écoutant que son courage s'arma d'un cordon de saucisson avec lequel il se fit un lazou. Il lança le nœud coulant et réussit à enlacer Beaudoin et à en faire un prisonnier. Tout en conduisant le captif vers la réserve, sa main gauche était armée d'un boudin blanc avec lequel il assommait sans merci tous les ennemis à sa portée.

A onze heures les guerriers des étaux privés commencèrent à battre en retraite. Leurs rangs avaient été décimés par un fou de fil des plus meurtriers lancés des hautours du Champ de Mars. Il pleuvait sur eux une véritable grêle de têtes de moutons, de cœurs de bœuf, et de saucissons de Bologno. Malgré les prouesses des généraux Mounier, Eugène St. Charles, Crevier, Gougéon et Chs. Beaudoin, les soldats des étaux privés furent mis en déroute et laissèrent sur le champ de bataille plusieurs quartiers de bœuf

ses assertions, si erronées et si ridicules qu'elles fussent, citer un certain nombre de noms inconnus qui donnaient une sorte de majesté pédantesque à ses paradoxes. Or, parmi ces bouquins, se trouvait un catalogue des couvents de bénédictins répandus sur la surface du globe, et il avait vu et retenu, avec la ténacité d'un esprit d'outre-Rhin, que la règle des bénédictins de St. Nicolas de Catano leur enjoignait, comme je l'ai dit, de demeurer sur la dernière limite de la *reggione coltivata*, et sur la première de la *reggione nemorosa*.

Aussi, lorsqu'il fit venir un mulotier pour qu'il le conduisit à Saint-Nicolas, et que le mulotier lui eut demandé si c'était à Saint-Nicolas-le-Neuf, ou à Saint-Nicolas-le-Vieux le comte répondit sans hésiter :

— A San-Nicolo-Suli-Etna.

C'est tout ce que le comte savait d'italien.

Il n'y avait pas à s'y tromper, et l'indication était précise; cependant le mulotier hasarda quelques observations; mais le comte lui ferma la bouche en lui disant :

— Je bairai bien.

On connaît la puissance habituelle d'un pareil argument; le mulotier salua le comte, et une demi-heure après revint avec une mulo.

— Eh pion? dit le comte.

— Eh bien! Excellence?... répondit le mulotier qui, en sa qualité de guide, comprenait toutes les langues.

— Eh bien! ma pagache?

— Votre Excellence emporte son bagage?

— Partieu!

— Oh! dit le mulotier, c'est que Votre Excellence eût pu le laisser à l'auberge; c'eût été plus sûr.

— Che no guitte jamais ma pagache, entendez vous? dit l'Allemand.

Le mulotier répondit par un signe imperceptible qui voulait dire : — Chacun est libre! — et s'en alla chercher le second mulot. Cependant, lorsque le mulot fut chargé, l'honnête guide crut devoir à sa conscience de faire une dernière observation.

— Ainsi, votre Excellence est dé-aidée?

— Certainement, répondit le comte en fourrant une énorme paire de pistolets dans les fontes de sa monture.

— Elle va à St-Nicolas-le-Vieux?

— J'y fais.

— Votre Excellence a donc des amis à Saint-Nicolas-le-Vieux?

— Chai oin lettre pour la cheneral.

— Pour le capitaine? veut dire Votre Excellence.

— Pour la cheneral, quo je tis!

— Hum! hum! fit le Sicilien.

— D'ailleurs, je bairai bien, je bairai bien, entends-tu maraud?

— Pardon, continua le guide; mais puisque votre Excellence est dans de si bonnes dispositions, lui serait-il égal de me payer d'avance?

— T'fanco! et pourquoi cela?

— Parce qu'il est déjà trois heures, que nous n'arriverons pas avant la nuit, et que je voudrais revenir tout de suite.

(à continuer.)